

# dominique bagouet et le centre chorégraphique national montpellier languedoc-roussillon

## *les saisons de la danse - novembre 1990*

Dans ce dossier sur la décentralisation, et parmi tous les chorégraphes que nous avons visités, Dominique Bagouet fait déjà si l'on nous permet l'expression, figure d'ancien. Sa compagnie a été, en effet, une des premières, avec celle de Gigi Caciuleanu à Rennes, à travailler en province. Subventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication, par la ville et le district de Montpellier, par le Conseil régional Languedoc-Roussillon et par le Conseil général de l'Hérault, la compagnie Bagouet fait depuis longtemps partie du paysage méditerranéen. Et grâce à une si riche expérience, Dominique Bagouet a beaucoup à nous dire...

**olivier marmin** : voilà dix ans que vous êtes à Montpellier. Mais auparavant, existait-il des antécédents de danse dans cette ville ?

**dominique bagouet** : non. Il n'y avait pas de compagnie de ballet. Juste un corps de ballet, avant la guerre... qui n'était même pas permanent, je crois... Sinon, il y a eu de petites compagnies de danse contemporaine, à initiatives extrêmement locales. Beaucoup, beaucoup d'écoles de danse ; et il y en a toujours beaucoup. Ces initiatives locales étaient très reliées à ces cours de danse. Beaucoup de prémices de certaines choses, mais rien de vraiment structuré...

**olivier marmin** : combien de temps vous a-t-il fallu pour conquérir un public ?

**dominique bagouet** : une période de deux années, au moins... Il y a eu quelque chose d'immédiat qui était un peu de l'ordre du fabriqué, de l'opération médiatique, très relié à une tranche de gens un peu élitiste. Car avec mon administrateur de l'époque, Robert Berthier, on avait fait une opération de relations publiques très importante. On avait organisé des rencontres avec le public, mais je ne l'ai pas senti tout de suite acquis à l'habitude d'avoir dans ses murs un Centre chorégraphique. Et c'est au bout de deux ans, à partir d'expériences paradoxalement radicales - mais mon travail ne se fait qu'à travers une aventure et des expériences - que j'ai senti que le public ne se désolidarisait pas de ma recherche et que le dialogue était entamé. Il a accepté....

**olivier marmin** : qu'on le bouscule ?

**dominique bagouet** : avec quelque chose de difficile, d'inhabituel. Alors que j'étais arrivé avec un travail plus accessible, vraisemblablement plus séduisant au premier abord. Les spectacles qui ont suivi étaient plus dans mes recherches, sans chercher à séduire, mais à vivre une aventure avec le public. J'ai eu la sensation de perdre une grosse partie de ce public... qui est revenu un peu plus tard. Les salles sont pleines.

**olivier marmin** : vous connaissiez Montpellier avant l'implantation ?

**dominique bagouet** : pas du tout. Cela a été une proposition d'Igor Eisner à l'époque, qui avait été mis en relation avec Georges Frêche, qui était un jeune maire, un nouveau maire, depuis deux ans je crois, et il a fallu un an de négociations pour que cela aboutisse. Par la force des choses, j'ai connu Montpellier par des visites. Mais je ne connaissais pas du tout.

**olivier marmin** : combien y a-t-il de danseurs dans la compagnie ?

**dominique bagouet** : à l'heure actuelle c'est un peu particulier car il y a six permanents, trois artistes invités et des danseurs en insertion professionnelle. C'est à dire 17 personnes qui travaillent avec moi cette année. Sachant que les danseurs en insertion professionnelle ne sont pas permanents. Ils font un ballet avec moi.

**olivier marmin** : vous faites les auditions à Montpellier ?

**dominique bagouet** : d'abord à Montpellier, ensuite à Paris.

**olivier marmin** : pourquoi ?

**dominique bagouet** : cela s'est trouvé comme ça... Une dans le cadre régional, et la deuxième à Paris.

**olivier marmin** : revenons au public. Y a-t-il des fans de la compagnie Bagouet ?

**dominique bagouet** : éventuellement, une très petite tranche de gens. Mais cette histoire de fans... fanatisme. Peut-être, mais je sens que c'est fragile. Cela ne me préoccupe pas trop. Ce n'est pas très excitant de sentir des fans, c'est peut-être trop sécurisant.

**olivier marmin** : quels sont vos rapports avec la presse régionale, *Midi libre* et FR3 ?

**dominique bagouet** : l'histoire de la presse régionale, en dix ans, depuis que je suis là, a énormément évolué. La relation en a été d'autant plus compliquée. Il y avait dans cette ville des journalistes que je n'ai jamais revus après, notamment un journaliste qui écrit maintenant les critiques de cinéma dans *Libération*. Il y avait le *Journal de Montpellier*, qui n'existe plus, remplacé par *La Gazette de Montpellier*, et FR3 avec qui j'ai eu une relation pas tout de suite très claire, parce que la danse ne les intéressait pas trop. Mais il y a une journaliste à FR3 qui a été un merveilleux soutien, Suzanne de Morlon, qui a tout de suite compris et réussi à faire des pages culturelles très intéressantes. En ce qui concerne *Midi Libre*, ça a été assez chaleureux assez vite, avec des hauts et des bas. Mais mon travail a intéressé dans le sens où je suis arrivé dans une sorte de désert culturel il y a dix ans. Il y avait le Centre dramatique, avec Jacques Echantillon très actif, mais réparti sur beaucoup de villes, pas relié à Montpellier, surtout à Carcassonne. A Montpellier même, il y avait très peu de choses. On est arrivé presque tous en même temps. Jérôme Savary, moi-même, et un orchestre de plus en plus important. Et la presse était ravie d'avoir des choses à dire sur une vie culturelle. Cette chaleur, je la partageais avec d'autres. C'était plus tôt positif. Mais mon aventure se situe plus avec la presse nationale.

**olivier marmin** : dans quelles mesures travaillez-vous avec les scolaires, et dans quelles circonstances ?

**dominique bagouet** : pour moi, cela a été très important de rencontrer le milieu scolaire. Mais je dois rappeler que la compagnie avait une grosse expérience scolaire avec les nombreuses tournées des Jeunesses Musicales de France faites avec Robert Berthier, que j'ai énormément remises en question, dans la dernière année surtout. J'ai pu faire tourner la compagnie grâce aux tournées JMF. Mais je me demande aussi si ces trois ans n'ont pas été perdus pour mon travail de créateur. C'est quelque chose d'absolument épuisant, vidant. Et je ne sais pas si un jeune chorégraphe, en plein devenir, peut se frotter à ce genre de responsabilités, face à un jeune public et dans un rythme un peu hallucinant. Cela a été une des causes de la rupture morale avec Robert Berthier, qui m'en a énormément voulu. Je peux comprendre l'attitude stakhanoviste de Robert Berthier face au jeune public parce qu'il y a un énorme public des JMF et qu'il faut le satisfaire.... Mais je me demande s'il faut le satisfaire avec de jeunes chorégraphes, en pleine fragilité, en pleine anxiété et en démarrage. Malgré tout, cela nous a donné une expérience avec le milieu scolaire. On a continué à Montpellier en essayant d'affiner ces expériences, pour pouvoir trouver enfin ici la sérénité du travail de création. C'est à Montpellier que j'ai vraiment commencé à travailler, à ramer pendant un bon moment sur ma recherche, à trier dans ce que j'avais dû faire trop vite, pendant la fameuse période des JMF. Il a fallu apprécier les erreurs faites, et commencer à montrer le travail. Au milieu de tout ça, la relation avec le milieu scolaire a existé d'évidence, parce que j'étais arrivé avec le « label JMF ». Nous avons donc eu énormément de demandes, et nous les avons satisfaites, notamment avec la délégation JMF de Montpellier. Très vite, j'ai pris une distance avec ces activités-là, parce qu'elles demandent énormément d'énergie, mais aussi parce que cela faisait valoir le Centre chorégraphique national comme un lieu d'animation, de danse en milieu scolaire. Je n'ai pas voulu qu'on se retrouve avec cette étiquette dans le dos. Nous avons laissé le milieu scolaire, volontairement, pendant quelques temps, excepté des rencontres-démonstrations, et des répétitions ouvertes, et non le type d'enseignement où l'on va dans les classes, ce qu'on a fait tout au début. En revanche, on s'est beaucoup rapproché du milieu universitaire, ce qui m'intéressait beaucoup, Montpellier étant une ville universitaire. Frotter mon expérience d'artiste à un milieu intellectuel en recherche, à un niveau différent. Cela s'est très bien passé.

**olivier marmin** : la compagnie va dans les facultés ?

**dominique bagouet** : on y a fait beaucoup de rencontres-démonstrations. Ma complice pour cela, depuis des années, est Monique Derouet, qui dirige un groupe de danse amateur à l'université, au sein de la fac. Elle a pris tout de suite contact avec moi et depuis presque huit ans nous faisons un travail très en profondeur, sur l'identité de mes spectacles, sur le travail de danse. J'ai fait des séries de cours, d'ateliers surtout. On est entré en contact sur le fond des choses, sur l'évolution des données, des styles des spectacles. C'est une rencontre qui reste très vivante, très passionnante. Quelques années après, on a repris les expériences en milieu scolaire, ça a été formidable.

Nous allons les reprendre cette année d'ailleurs, d'une manière très ponctuelle, sur une initiative de Françoise Adret : elle a proposé une classe d'initiation artistique pendant deux semaines, avec des enfants d'une école. C'est une école de Valence qui a demandé à faire ce travail, une école un peu « top », je dois dire, parce que l'instituteur est musicien, il adore la danse. Ce sont des gamins capables de chanter par exemple des chants a capella du XIIème siècle, et qui en même temps pratiquent la danse, garçons et filles confondus, d'une manière absolument passionnée, avec une assistante, Claudine Peysson, une animatrice de danse de Valence. Ils suivaient le cycle scolaire le matin, et ensuite ils travaillaient avec quatre danseurs volontaires de la compagnie. Cela a été merveilleux, ils ont été d'une créativité incroyable. C'est évident que ces enfants auront emmagasiné des choses très précieuses... Cela nous a tellement plu qu'on a refait une expérience, par le biais de Jean Rochereau, qui s'occupe beaucoup de danse en milieu scolaire à Montpellier, et que je cautionne tout à fait d'ailleurs. Il a organisé des choses de son côté, mais elles ont été présentées ici, dans le studio, des représentations de ses ateliers surtout. J'ajoute que certains danseurs ont enseigné en milieu scolaire sous la houlette de Jean Rochereau. Ce sont des choses un peu plus ponctuelles, très étudiées à l'avance, très ciblées. Nous allons refaire cela avec Sylvie Giron, qui était danseuse dans la compagnie : des classes d'initiation artistique, pendant que nous serons en tournée. Autre chose : il y a un ancien danseur de la compagnie qui a été nommé professeur de technique contemporaine au conservatoire, après avoir passé le certificat d'aptitude.

**olivier marmin** : qui donne les cours dans la compagnie ?

**dominique bagouet** : le professeur principal est Anne Abeille, qui est aussi mon assistante. Je me suis remis à enseigner cette année. En fait, nous sommes quatre, avec deux danseurs de la compagnie.

**olivier marmin** : vous invitez des professeurs ?

**dominique bagouet** : oui. Mais j'ai oublié le principal : il y a une cellule d'enseignement au sein de la compagnie, avec les danseurs en insertion professionnelle, qui sont pris en charge par le ministère, pendant neuf mois. Mais je ne les considère pas comme des stagiaires, ni comme des élèves, mais comme des danseurs à part entière, avec un statut de formation. Je sais qu'ils ne sont là que pour neuf mois, pour affiner leurs qualités d'interprètes.

**olivier marmin** : c'est en rapport avec leur âge ?

**dominique bagouet** : oui. Ce sont de jeunes danseurs qui ont moins de vingt-trois ans, qui sortent du conservatoire. Mais il y en a un du CNDC, qui fait une formation en tant qu'interprète au sein d'une compagnie. Ce sont des danseurs tout à fait capables d'entrer dans une compagnie, mais ils acquièrent ici une relation avec leur travail d'interprète, avec l'idée de présence, pour ne plus être simplement des techniciens dociles. On affine cet aspect-là : c'est le projet de cette cellule. Mais pour que la neutralité se fasse un peu sentir, qu'ils ne fassent pas que du Bagouet, on fait venir des enseignants, dont la compagnie profite aussi quand elle n'est pas en

ournée. Beaucoup sont venus ici : Daniel Larrieu, Régine Chopinot, Andy de Groat, pour des ateliers. Véronique Larcher enseigne pour nous la kynésiologie, qui se termine par un véritable échauffement, Norio Yoshida.. Il y a pas mal de gens qui viennent de l'extérieur, régulièrement.

**olivier marmin** : quels sont vos rapports avec le conservatoire et les écoles de danse de Montpellier ?

**dominique bagouet** : avec le conservatoire, le rapport se fait à travers Jean-Pierre Alvarez. Avec la section classique, à l'intérieur du stage Montpellier Danse, pendant le festival, stage auquel on a renoncé parce que les locaux n'étaient pas adéquats. J'ai refusé de cautionner cela, donc on a arrêté.

**olivier marmin** : et avec les écoles de danse privées ?

**dominique bagouet** : Avec Véronique Larcher, qui s'occupe d'une école de danse privée, qui enseigne deux fois par semaine. Nous avons aussi de très bons rapports avec le Théâtre Iséion, qui est en même temps une école de danse, qui invite régulièrement, en relation avec la programmation de l'Opéra, à des rencontres-démonstrations. C'est un théâtre très intime, qui a un très bon rapport avec le public. Des compagnies invitées viennent régulièrement rencontrer le public. Mais c'est vrai qu'il resterait à affiner une relation avec les écoles privées : le grand reproche que je fais aux écoles de danse, c'est d'enseigner une technique et d'oublier que la danse est quand même un art, et qu'il serait bien qu'on puisse voir ce qu'ils font sur scène, pour nourrir cet art. C'est-à-dire qu'on ne peut pas du tout augurer du nombre de spectateurs en fonction du nombre d'écoles de danse. Quand un professeur de danse comprendra, mais certains le comprennent, que pour ressentir une émotion en danse il est peut-être bien de voir aussi danser. Si c'est quelque chose qui ne plaît pas au professeur, l'important est qu'il puisse faire accéder ses élèves à ce qui se fait. Et l'élève se fera une opinion. Je pense qu'on en est loin.

**olivier marmin** : parlez-moi des aspects de votre travail en dehors de Montpellier, en région Languedoc-Roussillon.

**dominique bagouet** : cela va paraître curieux, mais je ne danse pas assez en région. J'ai cependant une relation très privilégiée avec la ville d'Alès qui a un magnifique théâtre, splendide, étonnant, du type du Théâtre de la Ville à Paris, avec qui on a une convention, une sorte d'accord pour donner systématiquement à Alès les créations faites juste avant à Montpellier, y faire même des opérations un peu exceptionnelles. Mais par exemple, j'ai trop peu dansé à Nîmes ou à Sète.

**olivier marmin** : et pourquoi ?

**dominique bagouet** : à mon avis, il y a beaucoup de craintes politiques. Montpellier s'est longtemps située comme une ville socialiste au milieu d'une région de droite, et beaucoup de villes de cette région ont été souvent frileuses pour accueillir quelque chose très labélisé « Montpellier ». Mais cela commence à changer. Je dois dire que le spectacle pour enfants de Bernard Glandier, danseur de la compagnie qui est aussi chorégraphe, a été pour beaucoup, avec presque une cinquantaine de spectacles en milieu scolaire dans la région, dans le décroisement. Les gens se faisaient

une idée d'une compagnie un peu « star » de Montpellier. Ce spectacle pour les gamins, sans complexe, facile d'accès, a un peu décloisonné les choses. Et depuis cette histoire du **roi des bons**, on sent qu'on a un contact plus chaleureux avec la région. Et c'est peut-être cet été que ma relation s'est encore plus affinée avec ma participation à l'opération *Les arts au soleil*, sur le littoral, avec la DRAC, qui est un super partenaire pour moi et qui m'aide à sortir de Montpellier. On a dansé dans quatre villes différentes. C'était super de retrouver Collioure après dix ans d'absence, avec un vrai public, tout neuf, pas du tout préparé, des touristes même. Beaucoup de baume au cœur. La presse régionale a été très chaleureuse. On a bien l'intention de rempiler l'été prochain, sur des opérations de ce type, moins prestigieuses que les grands festivals d'été, mais très précieuses pour la relation avec le public régional notamment. Mais je ne voudrais pas en rester là : la compagnie ne danse pas assez dans la région.

**olivier marmin** : parce que vous tournez beaucoup ?

**dominique bagouet** : oui, mais ce n'est pas faute de ne pas faire de prospection, ni de propositions. Mais comme la région ne s'est pas manifestée plus tôt, plus vite, on est bien sûr obligé d'organiser des tournées plus lointaines. Cela reste un problème pour moi, un côté négatif de mon implantation.

**olivier marmin** : quel est votre sentiment par rapport à ce que vous avez vécu à Paris ?

**dominique bagouet** : pas de commune mesure avec Paris !

**olivier marmin** : est-ce que vous êtes loin de Paris, à Montpellier ?

**dominique bagouet** : oui !

**olivier marmin** : définitivement ?

**dominique bagouet** : je ne sais pas. Je vais souvent à Paris. Il faut bien reconnaître que Paris est un starter, bien souvent. Mais il faut avouer que je n'en suis pas plus fier. Pendant quelques années, on n'a pas fait de passage à Paris, mais cela n'a pas nui à la compagnie. Je suis finalement parti très jeune à Montpellier, tout à fait au début de ma carrière de chorégraphe. En quittant Paris, on m'avait prédit les pires choses ! C'est vrai que cela a été très difficile de redémarrer à Montpellier. Mais on a travaillé et ça a été la sérénité dans mon travail. Un apport énorme de ne pas passer des heures en métro, de ne pas stresser pour la fin de l'heure de la location de studio, de ne pas flipper pour savoir comment on va payer cette location - et pourtant on nous faisait des prix - de ne pas passer sans arrêt des coups de fil pour chercher un studio, tous les jours, tous les jours ! Je crois qu'il y a plus de studios maintenant, mais dans les années soixante-dix, c'était monstrueux ! Tout est difficile à Paris. Et on emploie bien des armes qui sont de l'ordre de l'expédient, même artistiquement. Des trucs « mode », très facilement consommables. Je ne suis pas parisien du tout.

**olivier marmin** : d'Angoulême.

**dominique bagouet** : oui, je suis d'Angoulême. Un pur produit charentais ! De campagne, de calme. Et Paris m'a toujours complètement stressé. Ces années passées à Paris ne me manquent pas du tout. Si je devais retravailler

à Paris, ce serait vraiment à des conditions... qu'il serait très difficile d'y trouver !

**olivier marmin** : toute autre choses : comment naît l'idée d'un ballet ?

**dominique bagouet** : j'ai beaucoup de propositions, beaucoup qui me sont arrivées, comme ça. Mais j'aime de moins en moins avoir de bonnes idées, c'est-à-dire que je n'aime pas les bonnes idées. C'est peut-être très Cunninghamien cette théorie. Je préfère être inspiré par le désir d'un moment, un peu comme un peintre qui a envie d'exposer ses recherches, ses aventures, mais pas des idées, pas l'idée d'un thème. Ou je trouverais cela extrêmement prétentieux. J'ai beaucoup souffert d'avoir travaillé avec certains chorégraphes qui travaillent sur des grands thèmes, fondamentaux. Finalement, on faisait un hommage, et la danse ne s'en trouvait que plus creuse... La profondeur de certaines danses de Trisha Brown par exemple, que j'adore, vient de ce qu'elle est purement elle-même, soutenue par sa propre valeur de danse, comme la propre valeur d'une peinture, d'un trait, d'une lumière. L'émotion vient quand la danse n'est pas alourdie par un thème, par un pseudo didactisme. On m'a souvent proposé des thèmes. Malheureusement, j'ai souvent renvoyé le manuscrit. Mais récemment, on m'a proposé de très jolies choses, pas un thème mais relier un compositeur d'opéra à une troupe de théâtre sur un triptyque, autour d'un roman où je prendrais la seule chose qui me plairait. La partie chorégraphique serait complètement indépendante de la partie théâtrale. J'ai été enchanté, le roman me plaît beaucoup, ainsi que le lieu de création. Je reste encore mystérieux, rien n'a encore été décidé. Mais j'ai accepté l'enjeu. Je me sens libre. A Lyon, on m'avait proposé une soirée Debussy, sur telle et telle musique, cela m'a tout à fait braqué. Je me serais senti partir avec une œuvre de commande. Et je me sens incapable de faire une œuvre de commande. Chaque fois que je l'ai fait, je me suis planté. Je ne me sens capable de faire que ce que vers quoi je me sens attiré, au moment où je le fais. Cette démarche est très égoïste. Mais en tous cas, c'est la mienne.

**olivier marmin** : quels sont vos projets sur Montpellier et la région ?

**dominique bagouet** : mes projets sont en forme de point d'interrogation. Je suis arrivé à un point charnière qui est celui-ci : est-ce que je reste à Montpellier ou est-ce que je ne reste pas à Montpellier ?

**olivier marmin** : c'est une interrogation grave.

**dominique bagouet** : oui. Je resterai à Montpellier si on me donne enfin les moyens que j'ai demandés. Parce qu'avec tous les gens qui travaillent en ce moment avec moi, cela fait beaucoup de monde. En plus de l'équipe, il y a sept danseurs du **roi des bons**. Tout ce petit monde ne peut pas cohabiter dans un seul studio, qui n'a même pas les dimensions du plateau de l'Opéra sur lequel nous allons faire une création cet hiver. Il y manque quatre mètres de profondeur. Je suis collé au mur, je monte sur un échafaudage pour avoir un peu de recul, je fais des notations sur un tableau pour me repérer dans la partition musicale et dans la chorégraphie. Disons que cela devient de la folie. J'ai demandé depuis trois ans de nouveaux studios, plus grands, pour qu'on ait vraiment un statut de Centre chorégraphique national, digne de

ce nom, qu'on ait vraiment un lieu pour présenter notre travail à Montpellier. Parce qu'on ne danse pas assez à Montpellier même.

**olivier marmin** : combien de spectacles assurez-vous à Montpellier ?

**dominique bagouet** : pas plus de six, festival compris. Sur l'année 1990 : sept.

**olivier marmin** : c'est très peu.

**dominique bagouet** : horriblement peu. Il y en a un que nous n'avons fait qu'une fois, la veille de l'Ascension, parce qu'on n'avait pas pu nous faufiler ailleurs dans la programmation de l'Opéra. Mais j'ai une équipe nouvelle, avec Liliane Martinez et Jacques Jaricot, battante, offensive.

**olivier marmin** : ces studios sont à construire ou existe-t-il déjà un lieu ?

**dominique bagouet** : il y a un lieu. On attend la réponse.... positive. Si elle tarde trop, je n'attendrai plus. A la fin de la saison 91 j'aurai décidé si je reste ou pas.

**olivier marmin** : il est vrai que j'ai vu, à travers mes reportages sur la décentralisation, de magnifiques studios, assez gigantesques.

**dominique bagouet** : oui, ce studio est beau, mais ce n'est pas assez pour le travail que je fais. Je n'ai qu'un studio qu'on ne peut séparer. Alors on loue un petit studio en ville. On a un entrepôt de costumes à l'autre bout de la ville, si bien que pour les essayages, ce sont des problèmes permanents. J'aimerais que cela bouge. L'équipe de football prend beaucoup plus d'énergie que moi.

Mais je reviens à la question initiale : je prépare un spectacle sur une cantate de Bach, la BWV26 : *Ach wie flüchtig, ach wie nichtig*, pas très connue, religieuse, dans la version de Karl Richter, très dynamique. Et il y a une autre musique : mes parents qui étaient bonnetiers travaillaient avec des machines magnifiques, au niveau du son qu'elles produisent ; le cliquetis des aiguilles, des trames qui font une musique extraordinaire sur laquelle je vais travailler, en alternance avec Bach. La cantate ne fait que quinze minutes et il y aura autant de ces bruits mécaniques, qu'enregistre mon ingénieur du son. Voilà. Pour la prochaine création, pour Montpellier, pour le Corum, ce grand blockhaus, très performant, très bien, avec ses vingt mètres d'ouverture. C'est quasi l'Opéra Bastille ! C'est vraiment magnifique, j'en profite un peu....

**les saisons de la danse - novembre 1990**